

Qu'y a-t-il d'humiliant à apprendre ?

Éléments de correction



Le mot *humilité* dérive du latin classique *humilitas* qui désigne au sens propre ce qui est de faible élévation et de petite taille, et au sens figuré ce qui est modeste et bas. Est humble ce qui est près de la terre, *humus* en latin. On comprend aisément que le sens de ce mot glisse d'une infériorité physique à une infériorité psychologique ou de condition : l'humble est un ver de terre insignifiant, obscur et négligeable.

Si l'humble est négligeable, c'est au regard d'une réalité plus haute : en latin chrétien, l'humilité prend le sens de l'abaissement devant Dieu : est humble celui qui n'est rien par rapport au Tout omniscient et omnipotent. La reprise de ce terme dans une perspective religieuse l'enrichit en le rendant complexe jusqu'au paradoxe. En effet, le croyant est humble quand il est conscient de sa faiblesse. L'humilité et la foi vont de pair en ce sens, dans la mesure où la croyance en une réalité transcendante place nécessairement l'homme en position d'infériorité respectueuse : croire en Dieu, c'est se savoir sa créature, imparfaite et finie, «un néant à l'égard de l'infini»¹. Ainsi l'humble se sait tel puisque dans un même mouvement il a conscience de l'existence de Dieu et de la distance axiologique qui l'en sépare. Tel est le paradoxe de l'humilité : le petit qui se sait petit est grand puisqu'il est plus grand que le petit qui s'ignore. Il y a donc de la grandeur dans l'humilité, et cette grandeur consiste justement à se savoir petit. La religion abaisse l'homme en lui révélant Dieu, mais en même temps elle l'élève en le posant comme faiblesse consciente d'elle-même : l'homme humble est bien plus qu'un ver de terre, dans la mesure où, contrairement à l'animal, il sait quel est son état.

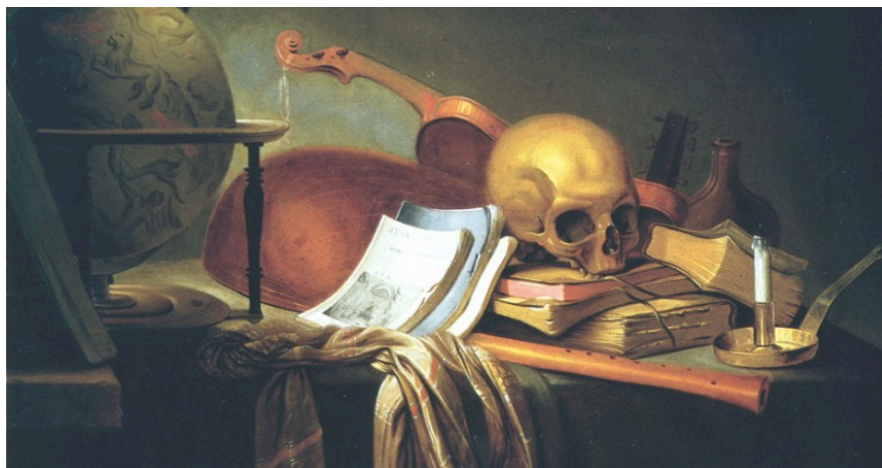
Cette position paradoxale de l'humilité est en définitive celle de la condition humaine. En effet l'homme est cet être fini qui a pris conscience de sa finitude. En tant qu'être fini, condamné à disparaître puisqu'il a été créé, il ne se démarque pas des autres créatures ; mais dans la mesure où il se sait fini, il s'élève largement au-dessus d'elles. « La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable. Un arbre ne se connaît pas misérable. C'est donc être misérable que de se connaître misérable ; mais c'est être grand que de connaître qu'on est misérable. »², dit Pascal. Il y a une distance abyssale entre la condition humaine et la condition divine. Cette distance – qui est la même dans l'ordre du pouvoir et dans l'ordre du savoir – place l'homme en position d'infériorité, même si cette infériorité se transcende elle-même quand elle se connaît.

Dieu seul sait tout sur tout : seule une intelligence divine peut être intelligence de totalité. La réalité qui est au principe des choses est la seule à pouvoir connaître la fin et le sens de ce qui est. Ce savoir total est interdit à l'homme. Même si celui-ci progresse en acquérant des connaissances, il ne pourra jamais achever sa quête : en ce sens, le savoir divin, total, est l'asymptote de toute recherche humaine en ce domaine. L'homme est condamné à une condition limitée ; l'infini lui est inaccessible. Ainsi, ce n'est pas seulement une erreur de croire pouvoir tout savoir, mais c'est aussi une faute : comme le remarque Aristote, «le mal relève de l'illimité»³. Le domaine d'exercice de l'intelligence humaine est borné. Autrement dit, là où l'homme ne peut pas, il ne doit pas : Faust ne s'égaré pas, il pêche.

Mais si l'homme n'est pas Dieu, il n'est pas non plus une pierre. Il est condamné à l'ignorance puisqu'il ne peut pas tout savoir, mais cette ignorance n'est pas totale. Dans les bornes où son entendement peut s'exercer légitimement, l'homme acquiert des connaissances sûres. Par-delà ces connaissances positives, il en est une autre dont l'homme peut être certain : celle qui consiste justement à savoir que le champ d'exercice de son esprit est fini. Alors que l'animal ou la pierre ignorent qu'ils ignorent, l'homme sait qu'il ne sait pas : ce caractère intermédiaire qui est sa condition est à la fois sa grandeur et sa misère, sa faiblesse et sa force : « Voici notre état véritable. C'est ce qui nous rend incapables de savoir certainement et d'ignorer absolument. »⁴, remarque Pascal. La définition de l'homme repose donc sur le paradoxe d'une gloire de se savoir misérable. Non pour être homme, mais pour être digne de ce nom, il faut donc être humble.

Ni la pierre ni Dieu ne sont humbles ; en effet, ni l'un ni l'autre ne sont conscients de leurs limites : la première parce qu'elle n'a pas de conscience, le second parce qu'il n'a pas de limite. L'humilité est donc réservée à l'homme. Les deux figures

extrêmes de l'échelle des êtres se caractérisent par leur quiétude : la pierre et Dieu ne sont pas troublés par leurs conditions. C'est tout le contraire pour l'homme. Celui-ci est inquiet : au sens propre, son esprit n'est pas en repos (*quies* en latin), il est toujours en branle. L'humilité est donc une inquiétude, une tension constante. L'humilité n'est pas une immobilité faite de déception, mais plutôt la condition *sine qua non* de toute tension intellectuelle : seul celui qui sait qu'il ignore peut vouloir savoir. Dans une perspective chrétienne, l'humilité est la vertu qui, loin de dévaloriser la condition humaine, lui permet au contraire d'améliorer les conditions de son progrès spirituel. Dans une perspective moins



¹ Pascal, *Pensées*, édition Brunschvicg, § 72.

² Id., § 397.

³ Aristote, *Ethique à Nicomaque*, II, 5.

⁴ Pascal, *Pensées*, édition Brunschvicg, § 72. L'ensemble du § 72 est à lire sur cette question de la disproportion humaine.

strictement religieuse, l'humilité est la vertu qui permet d'optimiser les conditions de son progrès intellectuel. L'humilité est l'arrachement à la satisfaction de soi et la conscience prise d'un cheminement possible vers plus de connaissance.

Dans cette mesure l'humilité apparaît comme la condition nécessaire de tout apprentissage. Seul peut apprendre celui qui désire. Le désir se caractérise par le manque : désirer quelque chose, c'est en manquer ; on ne désire pas ce qu'on a, mais on désire ce qu'on n'a pas. Pour désirer, il faut se savoir manquant, il faut donc être humble. Pour apprendre, il faut savoir qu'on ignore : l'élève doit faire *a priori* le constat de son ignorance ; sans ce constat, il n'y a pas d'apprentissage possible, faute d'élève. Cela signifie que c'est l'élève qui initie idéalement la relation d'apprentissage. En effet, on ne peut pas forcer quelqu'un à apprendre, dans la mesure où l'on ne peut pas le forcer à reconnaître son ignorance. La prise de conscience de ses limites est une affaire éminemment personnelle : l'humilité est une vertu, une disposition personnelle, elle vient de soi et non des autres. « *L'Evangile ne nous enseigne pas l'humilité, mais il nous rend humbles par lui-même* »⁵ remarque Kant. La prise de conscience de ses limites est une prise de conscience de soi par soi. On n'apprend pas à être humble ; autrement dit, on n'apprend pas à se disposer à apprendre. Cela signifie qu'en aucun cas le maître ne peut forcer l'élève à apprendre. C'est l'élève qui fait le maître en le reconnaissant comme tel et en le réclamant, et ce n'est pas le maître qui peut assigner l'élève à sa place. Si l'élève ne veut pas apprendre, autrement dit, s'il n'est pas humble, le maître n'y peut rien : la condition nécessaire de l'enseignement ne s'enseigne pas ; tout s'apprend, hormis le fait de vouloir apprendre. Pour que l'élève se pose comme élève dans la relation d'enseignement, il faut qu'il veuille apprendre et qu'il considère que cela est possible. Tout élève qui reprend à son compte le discours de la fatalité de l'échec s'exclue d'emblée du savoir : pour réussir et progresser, il faut considérer qu'on le peut. Croire le contraire, c'est se faire chose et abdiquer sa volonté. Un des préalables indispensables de l'enseignement est donc de s'assurer que l'élève se sent légitimement élève et sait pouvoir apprendre, puisque, ainsi que le dit Spinoza, « *tout ce qu'un homme imagine ne pas pouvoir, il l'imagine nécessairement, et par cette imagination il est ainsi disposé qu'il ne puisse réellement pas faire ce qu'il imagine ne pas pouvoir. Car, aussi longtemps qu'il imagine ne pas pouvoir ceci ou cela, il n'est pas déterminé à le faire, et par conséquent il lui est impossible de le faire.* »⁶.

« Je ne sais rien. », autrement dit « Je désire apprendre. » : ces deux phrases sont synonymes : vouloir apprendre, c'est se rendre compte qu'on a des choses à apprendre, donc qu'on est en manque. Si tout savoir est jouissance, c'est aussi parce que tout apprentissage est désir. Entre la jouissance et le désir, s'étend tout le chemin de l'apprentissage. La disposition à savoir est l'entrée sur le chemin, la possession du savoir en est le terme, et mieux encore l'horizon si l'on doit en signifier le caractère asymptotique. On a dit que le début de l'apprentissage requiert l'humilité, c'est-à-dire la conscience de son ignorance. Mais cette vertu n'est pas seulement celle des débuts. C'est tout au long de l'apprentissage que celui qui apprend doit demeurer humble.

Eduquer c'est opérer un décentrement : l'individu – quiet auparavant – comprend bientôt que son esprit est condamné à l'inadéquation et qu'il y a un décalage irréductible entre l'homme et le savoir. En ce sens toute connaissance est une blessure narcissique, dans la mesure où plus on apprend, plus on se rend compte de l'étendue de son ignorance. Pour apprendre, il faut donc renoncer à n'aimer que soi, et comprendre que l'on peut préférer la vérité à soi-même. « *L'humilité est la tristesse qui naît de ce que l'homme considère son impuissance ou sa faiblesse.* »⁷, dit Spinoza. L'humilité est une tristesse dans la mesure où toute joie d'apprendre s'accompagne d'une tristesse de devoir apprendre. Ce n'est pas la perspective de l'effort à fournir qui attriste, mais le rappel constant de notre misère d'être ignorant. Quiconque apprend regrette



La Liberté avec du Sceptre de la Raison foule aux pieds l'Ignorance et le fanatisme.

de ne pas déjà savoir ; tout homme regrette de n'être pas Dieu : cette tristesse est ontologique, elle constitue notre être même. La joie de la découverte est finalement toujours quelque peu amère puisqu'elle n'est jamais définitive : apprendre, c'est abandonner la complétude de l'ignorance et renoncer à celle du savoir.

Mais cette tristesse n'est pas une flagellation : l'humble constate son état mais n'en souffre pas. Il fait de nécessité vertu et rend sa volonté de connaître adéquate à ce qu'il sait pouvoir connaître.⁸ L'humilité à l'œuvre dans l'apprentissage n'est pas douloureuse. Si elle le devient, c'est que la relation entre le maître et l'élève est perverse.

L'humilité ne caractérise pas seulement l'élève, mais aussi le maître. L'humilité est donc bien une vertu d'apprendre, puisqu'elle caractérise la relation d'éducation de part en part et toutes les figures qui l'incarnent, le maître comme le disciple. C'est pourquoi le maître ne doit pas faire souffrir l'élève en l'humiliant. Le fouet n'est pas un outil pédagogique, s'y résoudre est une indignité. Dire que l'humilité est la condition pour apprendre ne signifie pas qu'il faut humilier ou s'humilier pour apprendre : cette assimilation hasardeuse irait jusqu'à la contradiction puisqu'elle transformerait une vertu en vice.

Si l'élève s'incline devant la vérité, c'est souvent à l'instar du maître qui n'a pas d'autre idole. Le maître doit préférer la vérité à lui-même : s'il est en position de maîtrise, c'est qu'il a opéré cette conversion. Le véritable maître ne rabaisse pas le disciple devant lui mais l'élève jusqu'à la vérité : l'éducation est une élévation et non pas un abaissement. « *Personne ne peut exiger de moi que je m'humilie et que je me rabaisse aux yeux d'autrui, mais chacun a le droit d'exiger des autres qu'ils ne se prétendent pas supérieurs à soi.* »⁹ : chaque individu vaut les autres en dignité ; le disciple est aussi humain que le maître. L'élève ne peut accepter une relation perverse où la jouissance dépravée du maître passe par sa propre souffrance. Si l'élève et le maître sont dignes d'être ainsi nommés, c'est qu'ils sont humbles, qu'ils ne se comparent pas avec autrui mais mesurent

⁵ Kant, *Leçons d'éthique*, «De l'estime de soi bien ordonnée ».

⁶ Spinoza, *Ethique*, «Origine et nature des sentiments ».

⁷ Ibid.

⁸ On rejoint ici la troisième maxime de la morale provisoire présentée par Descartes dans le *Discours de la méthode*, toute imprégnée de stoïcisme : « (...) car notre volonté ne se portant naturellement à désirer que les choses que notre entendement lui représente en quelque façon comme possibles, il est certain que si nous considérons tous les biens qui sont hors de nous comme également éloignés de notre pouvoir, nous n'aurons pas plus de regret de manquer de ceux qui semblent être dus à notre naissance, lorsque nous en serons privés sans notre faute, que nous avons de ne posséder pas les royaumes de la Chine ou du Mexique (...) ».

⁹ Kant, *Leçons d'éthique*, «De l'estime de soi bien ordonnée ».

seulement leur science à l'aune de la vérité. Humilité et humiliation, malgré leur étymologie commune, sont antinomiques : on ne peut pas à la fois se savoir petit et se croire grand.

L'humble ne méprise ni lui-même ni les autres : il évite l'enflure et la présomption. Si l'humilité est une vertu, elle ne souffre ni défaut ni excès, fidèle en cela à la définition que donne Aristote de la vertu : « la vertu a rapport à des affections et à des actions dans lesquelles l'excès est erreur et le défaut objet de blâme, tandis que le moyen est objet de louange et de réussite, double avantage propre à la vertu. La vertu est donc une sorte de médiété, en ce sens qu'elle vise le moyen. »¹⁰.

Résigné parce que conscient, l'humble n'a pas pour autant mauvaise opinion de lui-même. La découverte de sa finitude n'entraîne ni mépris de soi ni inaction. L'humilité, qui nous guérit de l'aveuglement sur nous-mêmes, nous invite en retour à explorer le domaine des possibles. Ajouter le mépris à l'humilité est donc l'erreur d'un esprit mesquin. « La mauvaise opinion qu'on a de sa personne par rapport aux autres n'est pas de l'humilité, mais trahit la petitesse d'âme et un naturel servile. »¹¹, comme le dit Kant.

Que l'homme sache qu'il ne pourra jamais connaître le principe et la fin des choses ne lui interdit pas d'exercer son entendement. La véritable humilité conduit à l'action. En effet, être humble consiste à renoncer à la présomption de se vouloir divin comme à la facilité de se croire pierre. Être humble, ce n'est pas se faire chose et se résoudre à l'immobilité spirituelle. Avant que de savoir ce qu'on peut, il est bon de savoir qu'on veut, c'est la condition indispensable de toute enquête intellectuelle : avant même d'acquiescer des connaissances, l'humble se sait capable de les acquiescer s'il est vraiment vertueux. En ce sens, Kant met en garde contre les conséquences qu'une mauvaise compréhension de l'humilité peut entraîner : « l'humilité (morale véritable) peut toutefois avoir des conséquences fâcheuses si elle est mal comprise, car elle peut entraîner le découragement. Confronté à l'insuffisance de ses actions, l'homme (...) n'ose alors plus rien entreprendre et il en résulte l'inaction »¹². Être humble, c'est donc savoir éviter à la fois la présomption et le découragement : il ne faut pas perdre courage sous peine de ruiner sa dignité - « celui qui se transforme en ver ne peut pas ensuite se plaindre qu'on le foule aux pieds »¹³ - ni surestimer ses forces, puisque celles-ci sont humaines. Dès lors, pris lui-même entre lucidité et fermeté, le maître doit encourager l'élève sans le tromper : apprendre est difficile mais possible, la vérité réclame du cœur. Dans cette mesure, il est bien évident que toute pédagogie ludique est un leurre avant d'être un échec. On ne peut pas apprendre en jouant ni en se jouant de l'apprentissage. Maître et disciple doivent ensemble allier hardiesse et clarté : il est clair que la vérité exige qu'on la conquière hardiment, avec une détermination continue. Que serait la vérité si on pouvait la gagner au trictrac ? C'est toujours par lâcheté qu'on laisse croire qu'on peut apprendre en s'amusant et cette confusion est une indignité en plus d'être une veulerie.

L'éducation n'est pas un jeu, elle exige force et détermination. Mais la rigueur qu'elle réclame ne doit pas tourner en rigorisme. C'est bien en ce sens qu'elle n'est pas une humiliation. En s'inclinant devant la vérité, en étant humble, le maître fait sentir à l'élève quelle est la véritable grandeur : celle de se connaître misérable. « Les hommes qui ont vraiment du mérite ne sont ni suffisants ni prétentieux, mais savent demeurer humbles ; ils se font une Idée si haute de ce qui constitue la valeur véritable, qu'ils ne peuvent jamais s'élever assez pour y atteindre. Ils sont humbles parce qu'ils voient tout ce qui les sépare de cette Idée de la véritable valeur. »¹⁴, précise Kant. Puisqu'il est un exemple d'humilité, le maître ne saurait humilier. Il sait qu'il est indigne d'un homme de s'humilier ou de se prosterner devant un autre homme (« s'agenouiller ou se prosterner jusqu'à terre, quand bien même ce serait pour se rendre sensible à la vénération des objets célestes, est contraire à la dignité humaine »¹⁵) et il ne saurait l'exiger de quiconque.

Ainsi, le maître n'humilie pas mais apprend à l'élève le goût de la liberté en même temps que celui de la vérité. « L'adhésion au maître, parce qu'elle est consentement à soi-même, n'a rien d'un esclavage. Elle entraîne, pour le disciple, le service du maître, mais seulement dans la mesure où le service du maître est consécration à la vérité. Le disciple est jeté dans une aventure dont la nécessité fait corps avec sa propre liberté. »¹⁶. Le disciple ne sert pas le maître mais sert avec lui la vérité. En aucun cas le maître ne doit confondre disciple et esclave (un esclave est une chose, or ce qui caractérise le disciple c'est son humilité qui le fait être libre et conscient de ses possibilités). Un maître est un *magister* et non un *dominus*.

En latin, le *dominus* est le maître de la maison (*domus*) ; il possède tout ce qu'il y a dans la maison, êtres humains y compris. Le *magister* est le maître qui enseigne, qui montre, qui indique. Il n'impose rien mais désigne un chemin qu'on peut suivre. La main du *magister* montre la vérité mais ne frappe pas. Le fouet est réservé au *dominus* qui punit l'esclave indocile. Si jamais le maître en vient à frapper le disciple, c'est que l'un des deux a renoncé à la relation d'enseignement et à l'humilité qu'elle exige : soit que le comportement de l'élève signifie son refus d'apprendre, soit que le maître a renoncé à enseigner véritablement, c'est-à-dire à comprendre qu'il ne peut exiger que le disciple s'incline devant lui, et qu'on ne peut forcer personne à vouloir savoir. En ce sens, il semble bien que tout enseignement soit idéalement empreint de douceur : sur le chemin escarpé de la vérité, ceux qui avancent ensemble s'encouragent, se soutiennent et se pressent amicalement.



RAPHAEL ET SON MAÎTRE D'ARMES

Museo Strozzi

¹⁰ Aristote, *Éthique à Nicomaque*, II, 5.

¹¹ Kant, *Leçons d'éthique*, «De l'estime de soi bien ordonnée ».

¹² Ibid.

¹³ Kant, *Métaphysique des mœurs, Doctrine de la vertu*, I, I, § 12.

¹⁴ Kant, *Leçons d'éthique*, «de l'orgueil ».

¹⁵ Kant, *Métaphysique des mœurs, Doctrine de la vertu*, I, I, § 12.

¹⁶ Georges Gusdorf, *Pourquoi des professeurs ?*, ch. 9.

Il n'est pas nécessaire de forcer l'élève lorsque celui-ci est digne de ce nom. En effet, s'il est élève, c'est qu'il le veut. Si le disciple s'adresse au maître pour que celui-ci l'aide à découvrir la vérité, il ne peut pas – à moins d'être pervers – transformer son choix en contrainte et son désir en aliénation et accuser le maître de le forcer à l'écoute. Par conséquent, on mesure l'échec d'un enseignement où le maître crie pour se faire entendre : on est alors en présence d'une anamorphose de l'enseignement, puisque l'élève prétend être enchaîné là où pourtant il est libre et que le maître se résout à hausser la voix alors qu'il devrait la baisser jusqu'au silence. Ceux qui n'ont pas la force intellectuelle, psychologique et morale pour apprendre ne devraient pas y être astreints puisqu'on ne peut pas forcer la conscience à se savoir béante. Si le désir est absent, personne ne peut rien : on ne fait pas un brasier avec des cendres et on ne violente pas les aveugles pour qu'ils voient. Si l'élève est adéquat à lui-même, s'il n'y a pas en son esprit cette faille qui est la condition de tout apprentissage, il est vain et pernicieux de faire comme si c'était le cas ; mieux vaut alors se taire. On devrait pouvoir refuser d'enseigner à qui ne veut pas apprendre.

L'homme est libre de vouloir apprendre, il est également libre de s'y refuser et le disciple demeure toujours libre de ses engagements dans la mesure où c'est lui qui les a contractés. En ce sens il n'y a pas de hiérarchie entre le maître et l'élève et le premier devrait conseiller plutôt qu'ordonner. Il y a une communauté d'intérêt et une communion entre le maître et le disciple dans le service de la vérité : le maître et le disciple, dit GUSDORF, « *s'alignent tous deux en fonction d'une perspective qui leur est commune. Et comme le point de convergence de leurs aspirations se situe à une distance quasi infinie, leurs situations respectives, séparées en principe par un important décalage hiérarchique, tendent à se rapprocher l'une de l'autre. L'humilité du maître va de soi, si le maître est un maître authentique ; en face du disciple, ce qui l'emporte ce n'est pas le sentiment de sa supériorité relative et momentanée, mais bien plutôt le sens de son insuffisance à jamais par rapport à l'exigence totalitaire de la vérité.* »¹⁷.

Dès lors il semble bien que tout maître véritable soit toujours au bord de la rupture, au bord de la déprise. Le véritable maître est celui qui s'efface et qui jamais ne s'interpose entre l'élève et la vérité au point de masquer la seconde et de tromper le premier. Le véritable maître apprend la méfiance parce qu'il sait que personne ne peut à bon droit se poser comme maître. D'ailleurs, aucun maître digne de ce nom ne peut avoir l'audace de s'annoncer comme tel dans la mesure où « *aucun homme n'est tout à fait digne de porter la charge écrasante de la vérité, aucun homme, en conscience, ne peut faire profession de maîtrise* »¹⁸. Le maître est choisi par le disciple mais ne s'impose pas à lui. On ne peut pas se dire maître de même qu'on ne peut pas se dire humble : si la contradiction performative est ici la même, c'est bien le signe encore que l'humilité est la vertu qui caractérise tous les acteurs du jeu éducatif. Apprendre à quelqu'un, c'est lui révéler qu'il est seul et libre. Le véritable maître est un libérateur : sa victoire est sa disparition, sa disparition est sa victoire. Nietzsche fait à cet égard le récit de l'odyssée de la conscience humaine dans son effort pour se gagner elle-même : « *Je veux faire l'essai de parvenir à la liberté, se dit la jeune âme (...). Personne ne peut te construire le pont sur lequel toi tu devras franchir le fleuve de la vie, personne hormis toi seul (...). Il y a dans le monde un seul chemin que personne ne peut suivre en dehors de toi. Où conduit-il ? Ne le demande pas. Suis-le. (...) Tes vrais éducateurs, tes vrais formateurs te révèlent ce qui est la véritable essence, le véritable noyau de ton être, quelque chose qui ne peut s'obtenir ni par éducation, ni par discipline, quelque chose qui est, en tout cas, d'un accès difficile, dissimulé et paralysé. Tes éducateurs ne sauraient être autre chose pour toi que tes libérateurs.* »¹⁹. Le véritable maître est celui qui sait qu'il est libre et qui s'efforce de faire comprendre aux élèves qu'il en va de même pour eux puisqu'il s'agit là de la condition humaine : rien ne détermine la volonté qu'elle-même.



Le maître est humble : il sait ce qu'il en est de sa condition d'homme, il sait qu'il ne pourra jamais tout savoir sur tout mais que dans son domaine d'exercice légitime, son entendement peut s'exercer pleinement et ses connaissances s'accroître indéfiniment²⁰. Conscient que l'omniscience et l'omnipotence lui sont interdites, le maître a su faire le deuil de l'impossible et sait que son seul empire est celui qu'il peut avoir sur lui-même : le maître ne cherche ni à posséder la vérité ni à dominer le disciple. Le maître véritable est donc maître de lui-même : il sait que sa volonté est libre et que la seule chose qui lui appartienne est d'en bien user. Le maître est par conséquent magnanime, il est une grande âme (*magnus animus* en latin). Cette caractéristique est ce que Descartes appelle la « *générosité* » – préférant ce nom à *magnanimité* – qu'il définit ainsi : « *la vraie générosité, qui fait qu'un homme s'estime au plus haut point qu'il se peut légitimement estimer, consiste (...) en ce qu'il connaît qu'il n'y a rien qui véritablement lui appartienne que cette libre disposition de ses volontés (...)* »²¹. Selon Descartes, l'âme grande est humble, puisque c'est dans un même mouvement qu'elle prend conscience de ses limites et de son pouvoir : « *les plus généreux ont coutume d'être les plus humbles ; et l'humilité*

vertueuse ne consiste qu'en ce que la réflexion que nous faisons sur l'infirmité de notre nature et sur les fautes que nous pouvons autrefois avoir commises ou sommes capables de commettre, qui ne sont pas moindres que celles qui peuvent être commises par d'autres, est cause que nous ne nous préférons à personne, et que nous pensons que les autres ayant leur libre arbitre aussi bien que nous, ils en peuvent aussi bien user. »²².

Si l'on en croit Descartes, l'humilité, autrement dit la conscience de ses limites, est en même temps découverte de l'universalité de la condition humaine. Tous les hommes sont sujets à l'erreur et à l'errance mais tous peuvent user à bon escient de leur liberté. Tous les hommes sont limités, même si tous n'en sont pas conscients. Tous les hommes peuvent progresser en savoir puisque tous, dotés du même libre arbitre, sont susceptibles de le vouloir. L'humilité est donc la lucidité sur ce que peut chaque homme : savoir ce que l'on ne peut pas, c'est en même temps savoir ce que l'on peut. Tout homme doit pouvoir connaître ses limites et explorer le domaine autorisé en deçà de celles-ci. Être humble, c'est donc avoir une confiance empreinte de lucidité sur l'homme : cette qualité est indispensable à quiconque veut connaître ou faire connaître. L'humilité est donc par excellence la vertu d'apprendre.

¹⁷ Ibid.

¹⁸ Ibid.

¹⁹ Nietzsche, *Considérations intempestives*, «Schopenhauer éducateur ».

²⁰ *Indéfini* s'oppose à *infini* dans la mesure où ce qui est indéfini a des limites même si celles-ci sont lointaines.

²¹ Descartes, *Les Passions de l'âme*, article 153.

²² Id., article 155.